

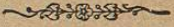
Jésus pour m'y donner la vie
S'y tient dans un état de mort.

Je suis un cierge ardent
Pour le Saint-Sacrement ;
C'est ma plus grande envie
De consumer ma vie
Comme un cierge allumé
Devant mon Bien-Aimé !

O saint Cœur de Jésus, à l'exemple de saint Bernard et de la B. Marguerite-Marie, je veux vous étudier, vous adorer, vous louer, vous bénir, vous invoquer, vous aimer dans le très Saint-Sacrement ! O Sacré-Cœur de Jésus, soyez le remède de ma fragilité, l'objet de mon parfait amour et l'assurance de mon salut ! O Sacré-Cœur de Jésus, présent dans le très Saint-Sacrement, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur ! O Sacré-Cœur de Jésus, à vous mes pensées et mes sentiments, à vous mon âme et mon corps, pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il !

Notre autel d'or, c'est le Cœur du Christ. Là est l'encens qui monte vers le ciel ; là sont les parfums suaves qui embaument la terre.

Saint ANTOINE DE PADOUE.



CHAPITRE X

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE

Ecce Deus, Salvator meus.

Voici mon Dieu. il est mon
Sauveur.

(Isai , xii, 2).

En haut nos esprits et nos cœurs : *Sursum corda!* Il nous faut contempler, bénir, adorer, aimer la grandeur des grandeurs, la beauté des beautés, la merveille des merveilles ! Que notre âme s'élançe sur les ailes de la foi et de la sainte dilection au-dessus de tout ce qu'il y a de sublime sur la terre, au-dessus de ce qu'il y a de visible et d'invisible dans le ciel, au-dessus même de la chair, du sang, de l'âme et de l'humanité tout entière de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

En effet, quoique cette chair soit infiniment pure et infiniment glorieuse, parce qu'elle est hypostatiquement unie à la personne du Verbe, quoique le sang du Sauveur soit infiniment précieux, parce qu'il est le sang d'un homme-Dieu et le prix de la rédemption de tout l'univers ; quoique son âme soit toute sainte, quoiqu'elle ait été l'espace de trente-trois années et qu'elle soit encore la vie de Jésus-Christ comme homme et le plus glorieux des chefs-d'œuvre du Saint-Esprit, il y a

encore dans l'Eucharistie quelque chose d'incomparablement plus auguste, plus élevé et plus adorable, c'est la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, doublement cachées sous les espèces sacramentelles et sous le voile de son humanité sainte !

Là est mon Dieu, là est le Dieu mon Sauveur, *Ecce Deus, Salvator meus !*

Quelle parole, quelle affirmation, quelle réalité, quel ineffable sujet de méditation, tout rempli de grandeurs qui donnent le vertige et de suavités qui jettent dans l'extase ! O Séraphin, qui avez purifié les lèvres du Prophète avec un charbon pris sur l'autel, venez toucher mon esprit et mon cœur, venez le pénétrer d'un immense respect et d'un ardent amour !

I

Nous lisons dans la vie de Saint Antoine de Padoue (1), que Dieu se plaît à glorifier de nos jours d'une façon particulière, le beau trait suivant. Il était à Bourges, prêchant avec grand zèle et grand succès contre les Albigeois, en faveur des dogmes chrétiens et surtout de l'Eucharistie. Il y avait en cette ville un juif influent nommé Guillard, l'un des plus acharnés parmi les ennemis des croyances catholiques. Les discours de Saint Antoine l'avaient ébranlé, mais sans le convaincre entièrement.

Il eut un jour une longue discussion avec l'apôtre au sujet du dogme, inadmissible selon lui, de la Présence

(1) *Saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Léopold de Chérancé.

Réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. « Eh quoi ! répliquait le savant apologiste, le Sarrasin croit à la parole de Mahomet ; le philosophe au témoignage d'Aristote ; et vous, israélite, vous refusez de croire à la déclaration si nette et si lumineuse de l'Homme-Dieu ? »

Poussé à bout par cette vigoureuse argumentation, l'incrédule répétait l'éternelle objection du scepticisme : « Croire ne me suffit pas ; je voudrais voir ! » Et comme ses ancêtres, il demandait un miracle. « Frère Antoine, dit-il au Bienheureux, si vous pouvez démontrer par un phénomène sensible ce que vous démontrez par le raisonnement, j'abjurerais mes croyances et j'embrasserais les vôtres. Y consentez-vous ? — Certainement, répondit l'apôtre, avec une assurance dont son interlocuteur ne pénétrait pas le motif. — J'ai une mule, reprit le juif ; je l'enfermerai et la laisserai à jeun pendant trois jours. Au bout de ces trois jours je l'amènerai sur la place la plus spacieuse de la ville, en présence de tous les habitants, et je lui présenterai de l'avoine. De votre côté, vous apporterez l'hostie qui, selon vous, contient le corps de l'Homme-Dieu. Si la mule dédaigne l'avoine, pour se prosterner devant l'ostensoir, je me déclarerai catholique. »

Le défi était solennel ; le Franciscain l'accepta. Dans l'intervalle l'apôtre se prépara par le jeûne et la prière. Au jour indiqué, au moment fixé, Guillard débouchait sur la place publique, conduisant sa mule et entouré d'une tourbe de sectaires qui jouissaient d'avance du spectacle de la confusion de leur antagoniste. Du côté opposé arrivait le Bienheureux, portant dans ses mains l'ostensoir d'or et l'Agneau triomphateur, les yeux voilés par la modestie, le cœur encore tout rempli de l'ivresse des saints mystères qu'il venait de célébrer ;

derrière lui la masse des fidèles chantant des hymnes à l'Eucharistie.

Au milieu de la place, il s'arrête et impose silence ; et, se tournant vers la mule, il lui parle en ces termes : « Au nom de ton Créateur, que je porte quoiqu'indigne dans mes mains, je t'enjoins, je te commande, ô être privé de raison, de venir immédiatement te prosterner devant Lui, afin que les incroyants reconnaissent par là que toute la création est soumise à l'Agneau qui s'immole sur nos autels. » En même temps, on offre à la mule la pâture que réclamait sa faim ; mais elle, docile à la voix du thaumaturge et sans toucher à l'avoine, s'avance et plie les genoux devant l'ostensoir, dans l'attitude de l'adoration. Les catholiques applaudissent et se sentent affermis dans leurs croyances ; les sectaires sont confondus et se cachent, ne pouvant résister à la puissance du thaumaturge qui commande aux éléments, ni à la vigueur de sa dialectique ; ceux qui doutaient, ceux qui cherchaient sincèrement la vérité, reviennent au Symbole catholique.

Guillard est de ce nombre, il se convertit, il abjure solennellement ses erreurs, il devient apôtre, et en mémoire de cet événement une magnifique église est bâtie sur l'une des places principales de Bourges, laquelle subsiste encore aujourd'hui.

Ce splendide miracle eucharistique est vraiment digne d'admiration. Il constitue une théologie abrégée et en action du dogme du Saint Sacrement. On y voit Jésus vrai Dieu et vrai homme résidant dans l'Hostie, agissant avec une irrésistible autorité sur la créature irraisonnable elle-même, et par un prodige plus merveilleux touchant le cœur de l'incrédule et le convertissant ; on y voit la foi de tout un peuple s'affirmant de la façon la plus solennelle et éternisant sa croyance par

les pierres d'une église monumentale, qui chantent à leur manière la présence et la gloire de Jésus-Hostie.

Ce miracle est, en faveur du dogme de la présence de Dieu dans l'Eucharistie, la voix de la puissance divine faisant écho à d'autres voix non moins éloquents et non moins persuasives.

Voix de Jésus-Christ lui-même nous affirmant qu'il est « le pain vivant descendu du ciel » ; changeant à la Cène « le pain en son corps et le vin en son sang », inséparable, comme son corps, de la divinité ; ordonnant aux apôtres « de réaliser le même prodige » ; et, avant de retourner à son Père, leur déclarant « qu'il veut demeurer avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Voix de l'Eglise qui regarde le très Saint-Sacrement comme son plus riche trésor, précisément parce qu'elle y possède son Dieu, le Verbe incarné, ainsi qu'elle l'enseigne sans relâche par ses conciles.

Voix du peuple chrétien qui adore, prie, aime son Dieu dans l'Eucharistie.

Seigneur Jésus, le premier besoin de mon cœur, quand je prie aux pieds de vos autels, est de vous reconnaître pour mon charitable conseiller, mon docteur infaillible, mon modèle incomparable, mieux que cela pour mon souverain Maître. Comme Pierre à Césarée, je déclare que vous êtes dans l'Eucharistie « le Christ Fils du Dieu vivant » ; comme le même apôtre, à Capharnaüm, le lendemain de la multiplication des pains, symbole de l'adorable Sacrement, je proclame que loin de me scandaliser des abîmes effrayants pour la raison que renferme ce mystère, je veux m'attacher plus étroitement à vous, parce que « vous avez les paroles de la vie éternelle » ; comme saint Thomas, au cénacle, huit jours après la Résurrection, confus et ravi, je

confesse, je chante que vous êtes « mon Seigneur et mon Dieu » ; ce dogme béni, je le crois d'une foi ferme qui s'appuie sur votre parole, laquelle ne sait point tromper ; d'une foi inébranlable qu'aucune objection ne peut émouvoir ; d'une foi fière qui se sait en communion avec tout ce que l'humanité a de grand, de noble, de savant, d'illustre ; d'une foi inassouvie qui veut toujours devenir plus ardente ; d'une foi généreuse et persévérante : avec votre grâce, ô mon Dieu, je donnerais ma vie pour affirmer votre présence sous les espèces de l'adorable Sacrement, et je veux vous être fidèle jusqu'à la mort !

II

Dieu est là : *Ecce Deus !* O mon âme, qu'est-ce donc que Dieu ? Dieu ! Dieu ! Mets-toi bien en face de l'abîme infini d'infinies perfections que ce mot, unique dans toutes les langues, évoque et représente !

I. Dieu, dit la théologie (1), est simple : il n'a ni corps, ni parties distinctes. Il est simple, car il n'a rien d'emprunté. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, créateur sans avoir besoin de rien ; il est partout sans tenir de place, il est éternel sans avoir de terme ; il change toute chose et reste immuable. Il est bon d'une bonté infinie : bon pour tous mais surtout pour les hommes. Il est infini dans la multitude de ses perfections, dans leur intensité, dans leur magnificence. Il est présent partout, de différentes manières ; toutefois une souillure, une tache ne saurait l'atteindre nulle part. Il

(1) *Tout pour Jésus*, Esprit du P. Faber.

est immuable : son Eternité le défend des injures du temps, son Immensité le met à l'abri des changements de place, et sa Sagesse assure la constance de ses desseins. Il est éternel, sans commencement et sans fin ; éternel et animé d'une vie qui existe tout entière, toute à la fois, et dont il a une possession parfaite. Il subsiste en vertu de l'incomparable Unité de sa nature adorable, et l'intérêt suprême de tout en ce monde consiste dans l'unité de Dieu. Il est la Pureté par excellence, la Sainteté ineffable, la Beauté la plus éclatante. Sans cesse reposant au sein d'une paix adorable, l'inquiétude ne saurait approcher de son être. Il se révèle à la nature, à la foi, à la gloire ; et cependant il demeure incompréhensible pour tous. Son nom est le Dieu ineffable. Sa Science est infiniment au-dessus de notre conception, et fait jaillir la source de la joie inaltérable. Son Être est la vérité même, et sa Vie est la fontaine inépuisable de la vie. Sa Volonté est sainte, irréprochable, suprême ; sa Liberté sans égale est au-dessus de toute expression. L'Amour qu'il ressent pour ses créatures est éternel, consolant, graduel ; et sa Miséricorde est un abîme aussi magnifique qu'infini de compassion et de condescendance. Sa Justice est sans tache comme sa sainteté, et bienveillante comme sa miséricorde. Sa Puissance est illimitée et ne respire que l'amour. Rien ne saurait approcher de sa Félicité. Toutefois ce ne sont pas là des perfections séparées ; il est lui-même chacune d'elles, et il est unique ! O Sublimité de la science et de la sagesse de Dieu ! O Majesté dont nos faibles regards ne peuvent soutenir l'éclat ! O Perfection inénarrable que les chérubins les plus élevés ne peuvent pas même bégayer ! Dieu est tout ce qu'il nous est possible d'imaginer, penser, contempler de beau, de bien, de suave, de vrai, d'ineffable ; ou plutôt

il n'est rien de tout cela, parce qu'il dépasse d'une façon incommensurable tout ce que nous pouvons rêver de parfait à son égard. Cependant, s'il faut parler, ô Dieu, j'ose résumer toutes vos perfections en deux mots : Vous êtes l'infiniment grand, vous êtes l'infiniment bon ! *Ecce Deus, Salvator meus !*

II. On admire ici-bas ceux qui, à force de science et de pénétration d'esprit, arrachent à la nature ses secrets, supputent le volume, les distances et les révolutions des corps célestes, trouvent d'admirables remèdes aux maladies les plus pernicieuses et les plus rebelles, suppriment les distances par la rapidité des communications, les ténèbres par l'éclat des lumières, font courir la pensée d'un bout du monde à l'autre, avec la promptitude de l'éclair. Science humaine, tu n'es que ténèbres, tu n'es qu'un misérable flambeau bien pâle et bien fumeux, à côté du soleil éblouissant de la science infinie qui est Dieu, lequel est caché sous les voiles eucharistiques. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !* (1)

On admire les potentats de la terre qui commandent et sont obéis par des millions d'êtres humains, et qui, par le prestige de leur autorité, les ressources de leur intelligence, transforment les nations et changent la face des empires. Pauvres puissants : une maladie les réduit à rien et les couche dans le tombeau ; un petit revers les arrête dans leur marche triomphale. Ah ! il y a un autre puissant auquel rien ne peut résister, ni les esprits, ni les corps ; un puissant qui commande à la foudre et à la tempête ; un puissant qui d'un mot a créé l'univers, qui d'un seul acte de sa volonté pour-

(1) Ps., XLVII, 2.

rait le réduire en poussière ; un puissant qui règne sur le ciel, la terre et les enfers ; un puissant devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas. Et ce Tout-Puissant réside dans l'auguste Sacrement de nos autels. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*

On admire les conquérants qui par la vaillance de leur épée décorent leur pays d'une gloire immortelle, reculent les frontières de leur nation, imposent le respect de l'honneur et de la justice, font fleurir dans leur patrie, à l'ombre du drapeau victorieux, les sciences et les arts. Il y a un conquérant glorieux entre les conquérants, ou plutôt près duquel tous les géants des batailles ne sont que d'humbles pygmées. C'est celui qui s'appelle le Dieu des armées, celui qui donne la victoire à qui il lui plaît, celui qui dompte non-seulement les corps mais les cœurs, celui qui triomphe infailliblement de tous ses ennemis et en fait l'escabeau de ses pieds. Ce victorieux c'est Dieu, l'Emmanuel, le Dieu avec nous dans l'adorable Eucharistie, *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*

On admire ces génies pacifiques qui par leur sagesse industrielle et leur dévouement sans bornes procurent avec abondance le bien de leurs semblables ; ces esprits intègres qui défendent efficacement la veuve et l'orphelin et maintiennent avec une équité que rien ne peut entamer les droits de la justice. On admire ces cœurs irréprochables qui ont le zèle du bien, pratiquent toute vertu, et gardent inviolablement la sainteté de l'âme et du corps. Il y a quelqu'un qui gouverne avec une sagesse, une bonté, une science, une puissance, dont rien ne peut nous donner l'idée ; quelqu'un qui atteint d'un bout de l'univers à l'autre avec force, et qui dispose de tout avec douceur et suavité ; quelqu'un de qui dérive toute justice, toute beauté, toute bienfai-

sance, toute splendeur, tout progrès, toute bénédiction ! c'est l'Éternel, c'est l'infiniment heureux, c'est l'infiniment juste, c'est l'infiniment saint ; c'est Dieu ; c'est vous ô Jésus, vous qui êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ; c'est vous qui êtes présent sous les apparences sacramentelles, mon Seigneur et mon Dieu. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !* C'est vous l'infiniment grand, mais aussi l'infiniment bon, *Ecce Deus, Salvator meus !*

III. Ah ! la miséricorde de Dieu, combien cet attribut doit nous être cher, à nous pauvres misérables ! Combien j'aime à la méditer, à la contempler, à l'exalter !

La miséricorde : c'est la bonté, c'est l'amour se portant de préférence vers le malheur ou vers le péché, et, le plus souvent, vers ces deux choses à la fois. La miséricorde : c'est le plus bel apanage, le caractère le plus distinctif de la divinité.

Prenez le texte sacré, la sainte Bible. Infailliblement, à livre ouvert, vous tomberez sur la miséricorde. Y a-t-il dans l'ancien Testament un livre, une page qui ne parle de la miséricorde de Dieu ? C'est une redondance, une synonymie perpétuelle, pour redire de mille manières la même chose, à savoir que Dieu est miséricordieux, que sa grandeur, son bonheur, c'est de pardonner. Si Moïse, dans un cantique célèbre, énumère et glorifie les merveilles du Tout-Puissant, la terminaison de chaque strophe, la reprise et comme le refrain de l'hymne, c'est que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux, et que sa miséricorde est éternelle. Que de Moïse on passe à David, les mêmes traits abondent.

Écoutez par exemple : *Misericors et miserator et longanimis et multum misericors*. Le Seigneur est miséricordieux ; et qu'est-il encore ? Il est encore miséricordieux : *Misericors et miserator* ; puis, qu'est-

il ? Il est longanimité et miséricorde, sa miséricorde est de longue haleine : *Misericors et miserator et longanimis* ; et qu'est-il enfin ? Il est beaucoup miséricordieux, *Et multum misericors !*

Mais Dieu n'est-il pas juste aussi et sa nature ne lui commande-t-elle pas d'infliger quelquefois le châtiement ? Oui ; mais comprenez la parole du Psalmiste : *Misericors et miserator et justus Dominus*. Dieu est deux fois miséricordieux, et une fois juste : deux parts, deux mesures de miséricorde contre une de justice. Est-ce assez ? Et quand l'heure de la justice a sonné, est-ce pour toujours ? Laissons encore parler le roi-prophète : *Misericors Dominus et justus, et Deus noster miseretur*. « Dieu est miséricordieux et il est juste, puis il est encore miséricordieux. » C'est-à-dire qu'il commence par la miséricorde, par beaucoup de miséricorde, et que s'il est forcé de donner quelque chose à la justice, c'est pour revenir bientôt à la miséricorde. En telle sorte que la justice de Dieu ne se produit qu'avec une double escorte de pardon ; elle ne marche, dit saint Ambroise expliquant ce verset du psaume, qu'enfermée et comme resserrée entre deux haies de miséricorde, *Gemino septo interclusa misericordia*.

Mais il est encore un autre mot que les interprètes se sont plu à commenter, c'est celui-ci : *Quoniam multus es ad ignoscendum* : « Dieu est multiple, il est plusieurs pour pardonner. » Qu'est-ce à dire ? N'est-ce point le premier enseignement et le point le plus élémentaire de la religion qu'il n'y a qu'un seul Dieu ? Oui, sans doute. Mais pour caractériser certains hommes dont l'unique occupation est de faire du bien, n'est-ce pas une façon usitée de dire qu'ils savent se multiplier. Pareillement Dieu se multiplie en quelque

sorte et devient plusieurs quand il s'agit de pardonner. *Quoniam multus es ad ignoscendum.* (1)

C'est cette miséricorde infinie qui a multiplié pour nous les prodiges de la grâce et de la sanctification. C'est elle qui a fait l'Incarnation et la Rédemption ; c'est elle qui nous a donné l'Évangile, l'Église, les Sacrements, la force de la prière ; c'est elle qui nous prépare les joies inénarrables et inamissibles du Paradis !

Et cette miséricorde infinie nous la possédons ; elle est près de nous dans la sainte Eucharistie ; elle habite en nous par la sainte Communion, *Ecce Deus, Salvator meus !*

On lit dans la vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie que Notre-Seigneur lui apparaissait dans le Saint-Sacrement sous deux aspects bien différents. Tantôt il se manifestait à elle dans l'appareil grandiose de sa redoutable majesté, et alors elle tremblait de crainte et d'humilité, dans tout l'anéantissement de son être. Tantôt il se montrait avec toutes les grâces et toutes les amabilités de son inexprimable tendresse, et alors il semblait à la Bienheureuse qu'elle nageait comme perdue dans un océan de délices. C'était la vision de la sainteté de justice et de la sainteté d'amour.

O Verbe incarné, je n'ai pas, comme votre fidèle servante, le privilège de vous contempler d'une manière sensible et comme à découvert dans votre adorable mystère. Mais je crois et je confesse, de toute l'énergie de mon âme, que vous résidez sous les voiles sacrés, avec votre humanité et votre divinité trois fois sainte,

(1) Cardinal Pie, *Œuvres*, t. x.

avec vos incomparables grandeurs et vos ineffables bontés. *Adoro te supplex latens deitas !* Je vous révère et je vous aime. Je voudrais avoir tous les cœurs et toutes les langues pour vous louer, vous bénir et vous témoigner ma reconnaissance. Du moins je chanterai, en m'adressant à toute créature, le cantique du prophète Isaïe célébrant tout spécialement votre chef-d'œuvre, votre Eucharistie. En employant ses paroles, c'est par vous que je vous louerai, car c'est vous qui l'avez inspiré. « Je vous rends grâces, Seigneur. Vous avez été irrité contre moi, à cause de mes fautes ; mais votre colère s'est apaisée et vous m'avez comblé de consolations. Voici mon Dieu et il est mon Sauveur. J'agirai avec confiance, sans rien craindre, car le Seigneur est ma force, ma gloire et mon salut ! Vous puisserez avec allégresse aux fontaines du Sauveur, et vous direz : « Louez le Seigneur et invoquez son nom ; faites connaître ses œuvres parmi les peuples ; souvenez-vous que son nom est grand. Chantez un cantique au Seigneur, car il a agi avec magnificence ; faites connaître ses merveilles dans la terre entière. O Sion, tressaille d'allégresse et bénis le Seigneur, car il est grand Celui qui est au milieu de toi : c'est le Saint d'Israël ! »

Le Verbe éternel, incompréhensible, qui est partout, est pourtant fixé là !

P. FABER.

